



Eric Navet

2. COMME TOUS LES PEUPLES AMÉRINDIENS, les Ojibwé, peuple de la région des Grands Lacs, organisent régulièrement des *pow wows*, réunions où l'on danse en costume traditionnel au rythme des chants et des tambours. Ces moments où la musique transporte hors du temps ont de plus en plus d'adeptes.



3. CHEZ LES OJIBWÉ, la tortue, lente par nature, est la messagère privilégiée des *manidos* (les esprits), celle qui les fait venir le plus vite lors d'un rituel dit de la tente tremblante, au cours duquel on convie les esprits pour soigner un désordre physique ou mental, retrouver une personne ou un objet égaré, prévoir l'avenir, etc.

– des réincarnations – avant d'atteindre ce monde. Chez les Teko de Guyane, on dit que les chamans (les *padze*) se réincarnent en anacondas, et on s'interdit donc de tuer ces serpents. Plus généralement, chez les Amérindiens, les étapes du développement de l'individu sont marquées par une série de rituels – rituel d'attribution du nom, rituel de puberté, rituels d'initiation, tel celui du premier gibier tué. Avec le cycle des fêtes associées aux saisons, les cycles de la végétation et ceux de reproduction du gibier, ces rituels contribuent à privilégier une conception cyclique du temps.

Dans son ouvrage *L'héritage spirituel des Indiens d'Amérique* (1996), l'anthropologue américain Joseph Epes Brown constate la relation entre le temps cyclique des Indiens et leur conception globale de l'existence : « Selon les coutumes traditionnelles indiennes, le temps est vécu davantage comme un phénomène cyclique et rythmique que comme un phénomène linéaire

et tendant vers un "progrès". Dans son mode de fonctionnement, le rythme du monde est perçu comme circulaire, au même titre que la vie. Les événements et le déroulement des choses transmis par les traditions orales ne sont pas relatés en termes de temps passé et futur au sens linéaire. D'ailleurs la plupart des langues indiennes n'ont pas de déclinaisons passées et futures ; elles reflètent la réalité éternelle de l'instant. Par exemple, les récits mythiques de création ne rendent compte d'aucun passé chronologique, mais plutôt d'un processus qui se déroule indéfiniment. Les mêmes événements se reproduisent aujourd'hui et se reproduiront dans d'autres cycles à venir. »

Pas une, mais des histoires

Les mythes de création amérindiens et ceux d'autres peuples traditionnels (africains, océaniens, etc.) ne font en effet pas référence à un en deçà temporel – un temps reculé comme dans les religions dites révélées –, mais à un au-delà intemporel, tel un rêve, où temps et espace sont abolis – un monde invisible peuplé d'esprits où tous les êtres vivent en harmonie. Les Indiens Ojibwé de la région des Grands Lacs, par exemple, ne disent pas que *Kitché Manitou* créa le monde, mais qu'il « reçut une vision », celle d'un monde « beau, ordonné et harmonieux » qu'il ressentit le besoin de matérialiser. La tradition ojibwé n'assigne donc pas un point alpha à l'origine du monde. Comment imaginer une vie qui ne soit pas ordonnée selon un passé, un présent et un futur ? Pourtant, dira-t-on avec raison, toutes les sociétés humaines sont dans une histoire, avant d'être intégrées peu ou prou dans l'histoire occidentale.

C'est la remarque que fit l'anthropologue Claude Lévi-Strauss dans son *Anthropologie structurale deux* (1973) : « Il est vain de poser le problème des sociétés "sans histoire". La question n'est pas de savoir si les sociétés dites "primitives" ont ou n'ont pas une histoire au sens que nous donnons à ce terme. Ces sociétés sont dans la temporalité comme toutes les autres, et au même titre qu'elles, mais à la différence de ce qui se passe parmi nous, elles se refusent à l'histoire, et elles s'efforcent de stériliser dans leur sein tout ce qui pourrait constituer l'ébauche d'un devenir historique. »

Il y a donc non pas une, mais des histoires. Déjà dans *L'Anthropologie structurale*

rale (1958), Lévi-Strauss distinguait des sociétés froides « s'efforçant de stériliser dans leur sein le devenir historique » et les sociétés chaudes produisant une « histoire thermodynamique » et cumulative. Il reprend l'idée en 1973 : « En un mot, ces sociétés qu'on pourrait appeler "froides", parce que leur milieu interne est proche du zéro de température historique, se distinguent, par leur effectif restreint [...] des sociétés "chaudes" apparues en divers points du monde à la suite de la révolution néolithique, et où des différenciations entre castes et entre classes sont sollicitées sans trêve, pour en extraire du devenir et de l'énergie. »

Le rapport au temps des sociétés traditionnelles s'inscrit donc dans un contexte plus global : celui de la culture. Les sociétés traditionnelles partagent un mode d'être, de penser et d'agir qui, s'il les définit comme telles, n'est pas leur apanage et constitue

plutôt un ensemble de dispositions, d'attitudes (sociales, écologiques...) potentiellement partagées par l'humanité.

Leur vertu maîtresse est la capacité d'adaptation, une aptitude qui leur a permis de répondre aux contraintes imposées par les transformations de l'environnement et la colonisation occidentale. On observe aussi dans ces sociétés communautaires une quête constante, à tous les niveaux de la culture, d'équilibre entre l'ensemble des composantes du monde : humaines et non humaines, conscientes et inconscientes, visibles et invisibles, vivantes et mortes... Ce souci traduit un mode d'être fondé sur des valeurs de respect, d'échange et de communication tant à l'égard des hommes qu'à celui de la nature. Il explique aussi pourquoi les Amérindiens perçoivent tout changement comme une menace.

L'AUTEUR



Éric NAVET est directeur du Département d'ethnologie et du Centre de recherches interdisciplinaires en anthropologie de l'Université de Strasbourg.

UN JOUR CHEZ LES INDIENS TEKOS, EN GUYANE...

C'est la saison sèche dans la forêt tropicale guyanaise, le mois de septembre chez nous. Il n'est pas six heures du matin, la brume couvre encore le village teko et la rivière Camopi. Le silence. Les animaux de la nuit se sont tus. Une silhouette descend l'escalier du *carbet*, la maison familiale, puis se dirige vers le *degrad*, là où les canots sont amarrés ; elle pose une serviette sur les planches et s'immerge dans l'eau pour la toilette du matin. Chacun prendra son tour, respectant l'intimité de ses voisins. Une femme, puis deux, raniment les feux sur lesquels elles vont préparer le *takaka*, la soupe de manioc pimentée, le petit déjeuner. Quelques hommes préparent les canots pour conduire leurs enfants à l'école, de l'autre côté du fleuve. Bientôt, des hommes vont se rassembler sur la *oka*, la place du village ; certains sont venus des hameaux voisins, d'autres sont des amis, des parents qui vont aider l'un des leurs à préparer l'abattis, l'espace – souvent non loin du fleuve – où sont plantés légumes et fruits. C'est un *mayuri*, une séance de travail collectif, qui se prépare.

De l'aube à midi – ici, quatre heures de travail journalier (chasse, pêche ou culture) suffisent à assurer les besoins des familles et de la communauté –, ils vont tailler les arbustes, abattre les arbres, brûler, pour ménager des espaces où les femmes planteront surtout du manioc et, plus tard, feront la récolte. Le travail – le *mayuri* est peut-être la seule tâche qu'on puisse qualifier ainsi – est entrecoupé de pauses prolongées pendant lesquelles, assis sur un tronc, le sabre posé à côté, on boit le *cachiri*, la bière de manioc que quelques femmes ont apportée dans des seaux.

À midi, le soleil est haut et il chauffe ; on rentre au village où l'on va se baigner d'abord, puis boire un peu encore, s'animer jusqu'à ce que la fatigue conduise vers les hamacs pour une sieste prolongée. La vraie fête qui accompagne nécessairement les efforts commence en fin d'après-midi ; la mère de la famille ayant bénéficié de l'effort collectif du jour – à charge de revanche – distribue le *cachiri* jusqu'à la nuit et au-delà. Peut-être préparera-t-on des clarinettes *tule* pour danser un peu... Et la nuit revient, les cigales emplissent la forêt de leur lancinante stridulation, les singes hurleurs commencent leur concert, et c'est, à nouveau, le repos... Ici, le temps s'adapte aux êtres humains et les rythmes naturels sont ceux que la nature impose, l'alternance du jour et de la nuit, les saisons, mais aussi ceux du corps, le corps reposé, le corps au labeur, le corps libéré...



Éric Navet



Éric Navet

Un Indien Teko fabriquant une canne à pêche (*en haut*). Bien qu'il porte une montre, l'heure qu'elle indique lui importe peu. Il privilégie son rythme biologique et ceux imposés par la nature. Avec la pêche et la chasse, la culture est une des activités du matin : les hommes défrichent un terrain – l'abattis – (*en bas*) où les femmes feront les plantations.